

Les 20 ans de Ciné-Bulles Aux 20 premières!

Michel Coulombe

Volume 20, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2002). Les 20 ans de Ciné-Bulles : aux 20 premières! *Ciné-Bulles*, 20(2), 4-5.

Aux 20 premières!

PAR
MICHEL COULOMBE

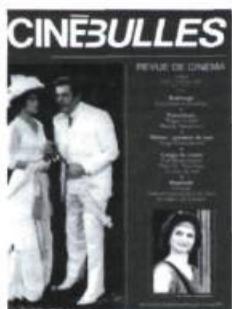
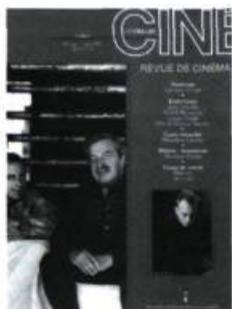
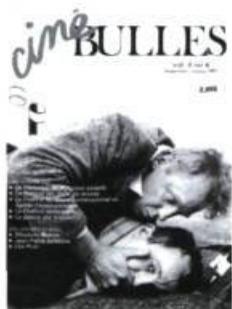
Tous les anniversaires ne méritent pas qu'on sorte l'argenterie et qu'on se mette en tête de célébrer, coûte que coûte, au champagne. Il arrive aussi que le passé soit très chargé, qu'il y ait tant de cadavres dans le placard qu'il faudrait être aveugle et insensible pour prétendre avoir le cœur à souffler les bougies. Souvent, il serait plus utile de se prêter à un peu d'introspection plutôt que de se lancer chez le premier pâtissier venu. Mais voilà, les anniversaires constituent pour certains un salutaire exercice de fuite en avant, comme si en se saoulant au mousseux et en agitant frénétiquement sa crécelle, on pouvait se convaincre qu'il y a bel et bien matière à festoyer. Suffit-il de parler du bonheur pour être véritablement heureux? Tout cela pour dire — qu'on se rassure — qu'en ce qui concerne les 20 ans de *Ciné-Bulles* on a bel et bien raison de fêter. Tenir bon 20 ans dans le cas d'une revue au Québec tient du pur exploit. Qui plus est lorsqu'il s'agit d'un périodique culturel. On frôle alors le miracle. Pour un peu, on imposerait les mains. Contenons-nous...

On s'entend, il convient de célébrer. N'empêche, puisque les anniversaires sont également l'occasion de jouer au jeu de la vérité, mettons cartes sur table: il y a un os. Difficile ici de déterminer avec précision le jour de l'anniversaire. Le volume 20 de la revue n'est-il pas bien entamé? N'aurait-il pas fallu entonner les chants de joie, l'œil humide, l'automne dernier? Devait-on emboucher sa trompette en 2001? Quoi que... Récapitulons.

En 1982, il y a 20 ans, *Ciné-Bulles* en était à son volume 3. Les exégètes en perdent-ils leur latin? L'explication est toute simple. Au début des années 1980, la toute jeune Association des cinémas parallèles du Québec (ACPDQ), alors sous la présidence de Jürgen Pesot, publiait un bulletin noir et blanc, broché, avec couverture cartonnée, distribué à ses membres. Ce bulletin d'information destiné aux programmeurs de salles non commerciales du Québec, d'un modèle qu'on ne pourrait tout simplement pas imaginer aujourd'hui alors qu'un simple courriel permet de joindre dans la minute un *membership* entier, portait un nom qui allait de soi, *Ciné-Bulles*. Autant l'admettre tout de go, les mystérieuses bulles viennent de ce passé de bulletin plutôt que de champagne ou d'une quelconque boisson gazeuse.

À la faveur d'un passage à vide comme il y en a parfois sur le marché instable des revues de cinéma, alors que *24 images* cherchait encore sa voie entre des parutions irrégulières et que *Séquences* attendait une salutaire mutation, tétanisée par l'héritage religieux de son immuable et ennuyeux directorat, le bulletin *Ciné-Bulles* s'est tout naturellement transformé en revue. Cela se préparait à la fin de 1982. Il s'est matérialisé en 1983. Il y a presque 20 ans. Ce genre de transformation ne se fait pas automatiquement, comme d'ailleurs une revue culturelle ne surgit pas, définitive et irréprochable, sur le marché, sauf évidemment si elle se donne des airs de *Première* ou de *Studio*, ce qui, au Québec, lui assure une vie éphémère. On publie quelques numéros de *Ticket*, et on tire sa révérence.

Dans le cas de *Ciné-Bulles*, on y est allé étape par étape, sans bousculer quoi que ce soit. On est passé en douce d'une couverture noir et blanc à la couleur unique puis, en exultant, à la première page pleine couleurs. On a d'abord établi le regard d'un rédacteur en chef puis constitué, autour de lui, un comité de rédaction et une équipe de collaborateurs. On a publié une trentaine de pages puis, bientôt, une cinquantaine, et encore un peu plus lorsque le moment est venu de passer à la vitesse supérieure. Il y a certainement là, même en partie, une explication à la longévité de la revue.



Aujourd'hui, et pareille stabilité est sans précédent dans l'histoire des revues de cinéma québécoises, trois d'entre elles ont franchi le cap des 20 ans. Au-delà des rivalités qui pourraient encore avoir du sens pour de rares esprits chagrins, il faut s'en réjouir et mesurer le chemin parcouru depuis ces années pas si lointaines où les revues de cinéma constituaient un terrain d'affrontement de plus pour les marxistes de bonne famille et autres trotskistes de province qui s'entre-déchiraient au nom du septième art.

Forte de ses racines multi-régionales, d'une sensibilité mesurable au-delà du centre-ville de Montréal, *Ciné-Bulles* a tout de suite adopté un profil résolument québécois, ne cherchant pas — d'autres l'ont fait — à se donner des airs de magazine français, embrassant l'ensemble du territoire québécois plutôt que de se braquer sur l'actualité métropolitaine et annonçant clairement une volonté d'accompagner le cinéma québécois sans s'enfermer dans un ethnocentrisme stérile, mais aussi sans condamner aveuglément certains des courants qui le traversent. Il s'agissait, cela va de soi, de se démarquer, de faire autre chose, pas forcément mieux — bienheureux ceux qui peuvent avoir ce genre de certitude —, mais autrement, et de défendre des idées toutes simples et très éclectiques, aussi bien une politique éditoriale sans complaisance que la publication régulière de mots croisés, ou celle d'une série de nouvelles sur le cinéma. On a aussi misé sur des rubriques qui permettent de regarder ailleurs que du côté du cinéma dominant. Dans cet esprit, on a ouvert toutes grandes les pages de la revue aux cinémas nationaux, aux documentaires, à la vidéo, à la culture web. Tout au long de ce parcours, constante, l'équipe rédactionnelle a privilégié la réflexion plutôt que les effets de style, les textes de réflexion plutôt que les notules vite expédiées.

De plus, on a maintenu le contact avec les cinéastes. Dans tous les numéros de *Ciné-Bulles*, on trouve donc des entretiens avec des créateurs. S'il fallait constituer un petit abécédaire pour cinéophile nostalgique, on y trouverait à la lettre «A» Denis Arcand et Olivier Assayas suivis de Jean Beaudin, Constantin Costa-Gavras, Michel Deville, Atom Egoyan, Pierre Falardeau, Jacques Godbout, Masato Harada, Otar Iosseliani, Michel Jetté, Gaston Kaboré, Robert Lepage, Jiri Menzel, Jonathan Nossiter, François Ozon, Anne Claire Poirier, Stephen Quay, Raul Ruiz, Cheick Oumar Sissoko, Bertrand Tavernier, Agnès Varda, Wim Wenders, Maï Zetterling.

Malgré les passages à vide et les inévitables périodes de confusion, la publication d'une revue s'assortit de quelques certitudes. Ainsi, elle n'existe et ne subsiste que si elle peut compter sur un fidèle lectorat. De plus, elle n'a, au bout du compte, de valeur ou de pertinence que si elle peut compter sur un solide réseau de collaborateurs, critiques, journalistes et photographes. Dans le cas de *Ciné-Bulles*, certains de ces collaborateurs sont de véritables marathoniens, comme Pierre Pageau, dont les mots croisés sont désormais indissociables de la revue. D'autres collaborateurs, du style *sprinter*, ont fait un passage remarqué, notamment Martine Provost, Jean-Marie Poupart, Thierry Horguelin et Yves Rousseau, présents aux premières heures. D'autres encore ont contribué, pendant des années, à dessiner le profil de la revue, Denis Bélanger, Françoise Wera, Louise Carrière, Denyse Therrien, Henry Welsh, Michel Euvrard. D'autres enfin répondent toujours à l'appel, André Lavoie, Marion Froger, Richard Bégin, Jean Beaulieu, Christina Stojanova, Panagiotis Pantazidis, Véro Boncompagni, Jean-Philippe Gravel et Éric Perron.

Le carrousel des collaborateurs tourne parfois à un rythme étourdissant. C'est pourquoi il fallait, toutes ces années, faire contrepoids à ce désordre certes éminemment créatif, mais néanmoins épuisant. À *Ciné-Bulles*, cette stabilité est venue de l'équipe de production, attentive, patiente et incroyablement professionnelle. Sans les ressources graphiques de Luc Mauroy, la revue n'aurait pas évolué de manière aussi harmonieuse. Sans l'œil aiguisé de Diane Aubry Martin, avouons-le, on s'y perdrait parfois. Et, surtout, sans l'entêtement des deux piliers de l'ACPQ, Martine Mauroy et Marie-Claude Bhérier, inébranlables, il aurait probablement fallu quelques années de plus pour atteindre ce volume 20...

Pareil bilan n'est jamais exhaustif. Il aurait pu prendre diverses formes. Il pourrait aussi se résumer en un seul mot. Merci! ■

